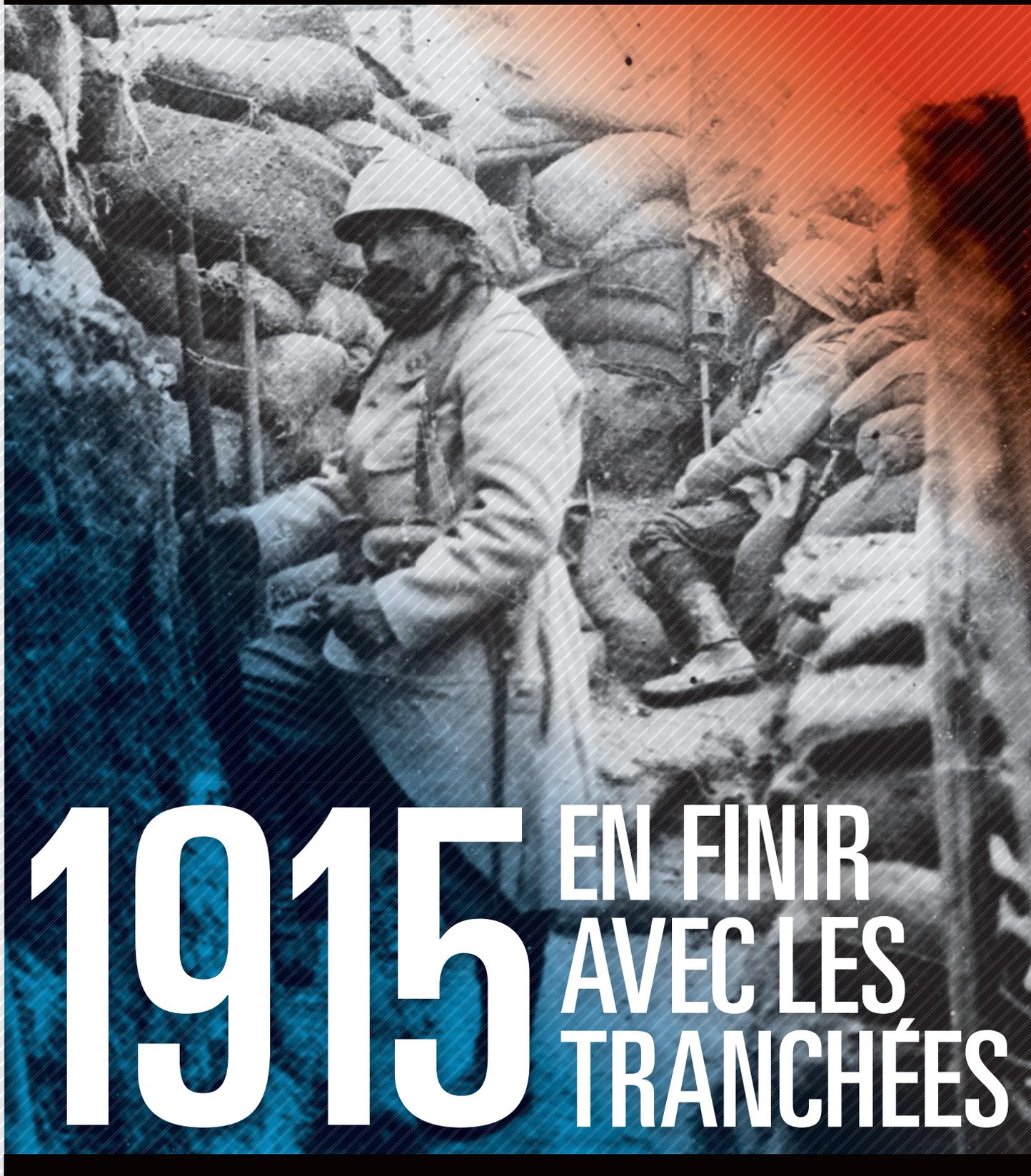


# LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

UNE PUBLICATION DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE, SÉCRÉTARIAT GÉNÉRAL POUR L'ADMINISTRATION, DIRECTION DE LA MÉMOIRE, DU PATRIMOINE ET DES ARCHIVES



# 1915 EN FINIR AVEC LES TRANCHÉES

**LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE**

Ministère de la Défense

Secrétariat général pour l'administration

Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives

60 boulevard du général Martial Valin - CS 21623

75509 Paris Cedex 15

Tél. : 09 88 68 20 11

Abonnement/résiliation

dmpa-bapi.chemins.fct@intra.def.gouv.fr

**DIRECTRICE DE LA PUBLICATION**

Myriam ACHARI

...

**RÉDACTEUR EN CHEF**

Grégory AUDA

**COMITÉ DE RÉDACTION**

Alice CAMUS DE VALENCE • Baptiste LÉON

Alain MARZONA • Gérard MONNEVEU

Guillaume PICHARD • David SBRVA •

Élise TOKUOKA • Thierry WIDEMANN

**SECRÉTAIRE DE RÉDACTION**

Christine RODI

**ICONOGRAPHE**

Joëlle ROSELLO

**SECRÉTAIRE**

Christiane MONTEAGUDO

...

**CHEF DE LA MISSION COMMUNICATION**

Valérie STRAUS (SGA/COM)

**DIRECTEUR ARTISTIQUE / GRAPHISTE**

© Pascal ILIC (SGA/COM)

**PAO, IMPRESSION ET ROUTAGE**

PGT + PGP (SGA/SPAC)

Pôle graphique de Tulle - 2, rue Louis Druliolle

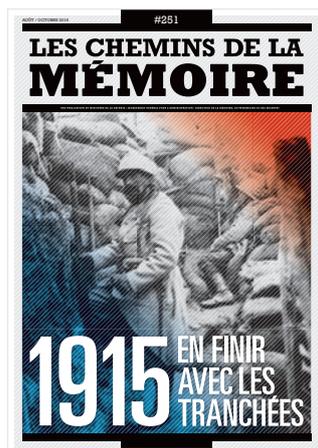
CS 10290 - 19007 Tulle Cedex

N°ISSN : 1150-70 55 - Tirage : 23 000 exemplaires

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2015

Le site Internet Chemins de mémoire propose  
des dossiers sur l'actualité mémorielle  
et des articles historiques pour aller plus loin  
[www.cheminsdememoire.gouv.fr](http://www.cheminsdememoire.gouv.fr)

Retrouvez les anciens numéros  
des *Chemins de la mémoire* dans la rubrique  
«Mémoire et Patrimoine»  
[www.defense.gouv.fr](http://www.defense.gouv.fr)



←

Soldats français dans une tranchée, située  
à 20 m des tranchées allemandes, au sud-est  
de Loos (Nord), 22 décembre 1915.

© TopFoto / Roger-Viollet

L'ACTUALITÉ

3

L'ÉVÉNEMENT

4/5

**L'utilisation massive  
des gaz de combats**

LE DOSSIER

6/10

**1915 EN FINIR  
AVEC LES TRANCHÉES**

CAHIER CENTRAL

**1915 LES LIEUX DE MÉMOIRE**

L'ENTRETIEN

11

Nicole Buresi

L'ACTEUR

12

La Croix de guerre a 100 ans

RELAIS

13

Bulles de mémoire

CARREFOUR(S)

14/15



Tranchée de la corniche près de la Chalade (Meuse), 18 juillet 1915.

© ECPAD

# PERCER À TOUT PRIX

Janvier 1915, du fond de sa tranchée, le sergent Chirossel écrit une lettre à sa femme : «Nous sommes des millions dans cette mélasse et ne savons quand cette tuerie finira». Pourtant, il faut bien en finir. Les troupes françaises vont alors se lancer furieusement dans la bataille. Au printemps puis à l'automne, de grandes offensives sont lancées en Artois et en Champagne. Malgré des efforts et des sacrifices gigantesques, aucun avantage décisif n'a été pris et les poilus n'ont progressé que de quelques kilomètres.

320 000 d'entre eux sont morts au combat ; le sergent Chirossel n'écrira plus de lettres à son épouse.

Ainsi que nous le rappelle Jean-Yves Le Naour dans notre dossier, la guerre a changé de nature et la perspective d'un conflit court et glorieux n'est déjà plus qu'un lointain souvenir. En 1915, la guerre est devenue totale. De nouveaux seuils ont été franchis dans la violence de guerre, avec notamment l'usage d'armes chimiques. L'état-major semble dépassé. Le général Castelnau, récemment promu chef d'état-major général des armées françaises, avoue son impuissance : «On est amené à un découragement, non pas de la volonté, mais seulement de l'esprit : on ne voit pas la solution». Malgré le courage des soldats français, dont la bravoure est désormais signalée par l'obtention de la Croix de guerre, l'année 1915 s'achève bien tristement pour les troupes alliées : la Russie est fragilisée, la Serbie a disparu, les offensives militaires françaises ont été stoppées, l'expédition des Dardanelles s'avère un désastre. Seule bonne nouvelle, l'entrée en guerre de l'Italie. Mais celle-ci piétine sur le front alpin. Et déjà, l'état-major allemand a les yeux fixés sur le saillant de Verdun...



## L'AGENDA

### AOÛT

- 15** Anniversaire du débarquement de Provence.
- 25** Anniversaire de la libération de Paris.

### SEPTEMBRE

- 19** Journées européennes du patrimoine.
- 20**
- 25** Journée d'hommage aux harkis et autres membres des formations supplétives.

### OCTOBRE

- 07** Ouverture de l'exposition «Dans les mailles du filet» au musée national de la Marine.
- Ouverture de l'exposition «Chevaliers & bombardes» au musée de l'Armée.
- 08** 18<sup>e</sup> édition des Rendez-vous de l'histoire à Blois
- 11** sur le thème «Les empires».

# 500 000

C'est le nombre de soldats alliés engagés dans l'expédition des Dardanelles de mars 1915 à janvier 1916, soit 420 000 Britanniques et près de 80 000 Français pour le corps expéditionnaire d'Orient. L'offensive contre Gallipoli fut une opération désastreuse qui se solda par des pertes énormes : près d'un soldat sur deux mis hors de combat.

Toutefois, Gallipoli eut une forte influence en Australie et en Nouvelle-Zélande, où le débarquement du 25 avril, journée de l'ANZAC, est célébré chaque année.



# L'UTILISATION MASSIVE DES GAZ DE COMBAT

LE 22 AVRIL 1915, UN SEUIL EST FRANCHI DANS LA VIOLENCE DE GUERRE LORSQUE LE HAUT COMMANDEMENT ALLEMAND DÉCIDE D'UTILISER DES GAZ TOXIQUES SUR LES TROUPES ALLIÉES DEVANT YPRES. LE COLONEL MORDACQ, PRÉSENT SUR LES LIEUX, A RELATÉ CETTE TERRIBLE JOURNÉE.



La rédaction

Les Allemands vont utiliser les gaz de combat une cinquantaine de fois, d'avril 1915 à septembre 1917. Au printemps 1916, ce sont jusqu'à 500 tonnes de substances chimiques qui sont employés et l'année suivante, à la même période, encore 300 tonnes. L'attaque la plus spectaculaire a lieu le 22 avril 1915, entre Bixchoote et Langemarck, dans les Flandres.

Au début de l'année 1915, le conflit s'est enlisé et les états-majors s'efforcent d'imaginer les moyens de percer le front occidental. Après une première tentative sur le front russe qui, en raison du froid, s'est avérée peu concluante, les Allemands décident d'expérimenter les gaz asphyxiants au nord du saillant d'Ypres.

Précédemment, des unités du génie ont creusé les tranchées de première ligne, sur un front de 7 à 8 kilomètres, pour y installer plus de 5 800 cylindres pressurisés (contenant 150 tonnes de chlore au total). La station de remplissage et la compagnie de parc se trouvent à Kortemarck à une dizaine de kilomètres plus au nord. L'ordre d'attaque est donné pour 17 heures. L'effet du chlore est immédiat, presque indescriptible. Les premières lignes alliées reculent pour sortir de l'atmosphère suffocante qui les étirent. Les Allemands, protégés par leurs masques, avancent en lignes compactes et tirent sur les hommes que le poison n'a pas tout à fait terrassés.

Une trentaine de minutes après la fin de l'émission de gaz toxique, l'infanterie allemande a progressé de quatre kilomètres.

## «NOUS ÉTIIONS LOIN DE PENSER À UNE ATTAQUE AU MOYEN DE GAZ.»

Voici un extrait du compte-rendu de cette journée du 22 avril 1915, récit de cette première attaque par les gaz. «Le colonel Mordacq s'apprêtait à partir quand, vers 17h20, il reçut un coup de téléphone du commandant Villevalaix (du 1<sup>er</sup> tirailleurs). D'une voix haletante, entrecoupée, à peine distincte, il annonçait *«qu'il était violemment attaqué, que d'immenses colonnes de fumée jaunâtre, provenant des tranchées allemandes, s'élevaient maintenant sur tout le front, que les tirailleurs commençaient à évacuer les tranchées et à battre en retraite ; beaucoup tombaient asphyxiés»*. En entendant de telles paroles et surtout avec une pareille voix, on pouvait se demander si le commandant n'avait pas perdu un peu la tête ou subi un de ces chocs cérébraux, comme nous en avions vu fréquemment au début de la campagne dans la guerre de mouvement, notamment au cours des combats de la Chipotte de septembre 1914».

«Nous étions loin, en tout cas, de penser à une attaque au moyen de gaz, n'en ayant jamais entrevu la possibilité et n'en ayant jamais non plus entendu parler depuis notre arrivée en Belgique. Mais, presque aussitôt, on entendait nettement une vive fusillade accompagnée d'une violente canonnade. Décidément, il se passait quelque chose d'anormal ; en tout cas c'était bien une attaque. D'ailleurs, presque en même temps, un nouveau coup de téléphone. Cette fois, c'était le commandant de Fabry qui, d'une voix aussi émue

que le commandant Villevalaix, envoyait le même renseignement, ajoutant *«qu'il allait être obligé de quitter son PC, ne pouvant plus respirer ; qu'autour de lui des groupes entiers de tirailleurs tombaient asphyxiés ou tués en cherchant à franchir le barrage d'artillerie que les Allemands venaient d'établir sur les emplacements occupés par nos réserves ; la situation n'était plus tenable, on était pris entre les gaz et le barrage»*. Enfin, nouveau coup de téléphone du commandant Villevalaix : *«Tout le monde tombe autour de moi, je quitte mon PC»*, puis, une fin de phrase que l'on n'entendit pas ; le téléphone ne fonctionnait plus.»

## UNE SCÈNE DIGNES DE L'ENFER DE DANTE

«On ne distinguait plus, du côté du canal, que quelques bribes de fumées jaunâtre, mais arrivés à trois ou quatre cents mètres de Boesinghe, nous fûmes saisis de violents picotements dans le nez et la gorge ; les oreilles commençaient à bourdonner, la respiration devenait pénible ; une odeur insupportable de chlore régnait autour de nous. Il fallut même bientôt descendre de cheval, les chevaux, incommodés, oppressés, se refusant à galoper ou à trotter. (...) Dès les abords du village, le spectacle était vraiment tragique. Partout des fuyards : territoriaux, «joyeux» (NDLR : surnom donné aux soldats issus des bataillons disciplinaires), tirailleurs, zouaves, artilleurs, sans armes, hagards, la capote enlevée ou largement ouverte, la cravate arrachée, courant comme des fous, allant au hasard, demandant de l'eau

...7





Soldats du 279<sup>e</sup> RI portant la «cagoule anglaise» (masque à gaz) dans les tranchées, été 1915.

© ECPAD - coll. Pron de l'Épinay Sainte Radegonde, Ferdinand



à grands cris, crachant du sang, quelques-uns même roulant à terre en faisant des efforts désespérés pour respirer. Un joyeux tout titubant, à grands cris, réclamait du lait et, en apercevant le colonel, s'écriait : «*Mon colonel, ces v... nous ont empoison-nés*». Bref, une vraie scène de l'Enfer [de] Dante ; le grand poète italien n'en a pas décrit de plus tragique dans son immortel chef-d'œuvre. Depuis le début de la guerre, nous avons assisté, hélas !... soit en Lorraine, soit à Arras, à maintes pani-ques, mais jamais il n'avait été donné de voir un spectacle semblable, une telle débandade».

«Quant à vouloir arrêter les fuyards, peine perdue, nous y renonçâmes bientôt ; ce n'était plus en effet des soldats qui s'enfuyaient mais de pauvres êtres semblant devenus, tout d'un coup, absolument fous. Tout le long du canal, même tableau : sans tenir compte des balles et des projectiles, sur les deux rives une foule de malheureux, affolés, étaient venus demander à l'eau bienfaisante un peu de soulagement à leurs horribles souffrances. (...) Le colonel put également interroger quelques officiers d'artillerie échappés à la tourmente et qui, eux aussi, aux abords du pont, faisaient vaillamment le coup de feu avec les canonnières qu'ils avaient pu rallier. Fous de colère, crachant le sang, les yeux hors de la tête, ils racontèrent que toutes leurs pièces étaient tombées entre les mains des Allemands, et supplièrent d'organiser immédiatement une contre-attaque pour aller les reprendre. Mais avec qui et avec quoi ?».

#### VERS LA GUERRE CHIMIQUE

Le nombre des victimes du gaz est difficile à évaluer précisément. Parmi les milliers d'hommes intoxiqués, ce jour-là, les chiffres varient entre 1 000 et 5 000 morts selon les sources. Près de 5 000 hommes sont faits prisonniers. Côté français, ce n'est qu'en février 1916 que la première attaque par émission de gaz est déclenchée. Il y en aura en tout une vingtaine. Elles auront lieu sur un front de cinq kilomètres au moyen de 6 000 bouteilles remplies de «Bertolite» (chlore) dans un rayon d'action de 10 à 15 kilomètres. L'apparition de moyens de protection, l'entraînement et la discipline des troupes seront la meilleure contre-attaque et contribueront à limiter le recours à cette méthode de combat. ■

#### POUR EN SAVOIR PLUS

Général Henri Mordacq,  
*Les grandes heures de la guerre.*  
*La guerre des tranchées.*  
Tome 2. Plon, Paris, 1939.



↗  
Dans les tranchées avant  
l'assaut, Souain (Marne),  
septembre 1915.  
© ECPAD / Victor Chatenay



# EN FINIR AVEC LES TRANCHÉES

Les hécatombes de 1914 ont surpris et décontenancé les états-majors. Une fois le front enlisé, la guerre des tranchées s'avère tout aussi meurtrière que la guerre de mouvement et ne permet à aucun des belligérants de prendre un quelconque avantage décisif. Comment, alors, en finir avec les tranchées et gagner cette guerre au plus vite ?



Jean-Yves LE NAOUR

Historien,  
spécialiste de la Première  
Guerre mondiale

Quand l'année 1914 s'achève, c'est peu dire que les états-majors sont plongés dans le désarroi. Six mois plus tôt, en août 1914, ils partaient plein de confiance en campagne avec l'illusion de la guerre courte, des rêves napoléoniens pleins la tête. La guerre, c'était avant tout une question de courage, de cran, d'élan, c'était une affaire de jarrets, de charge de cavalerie sabre au clair et de furieux assauts de l'infanterie, baïonnette au canon. Ils vont bien vite déchanter et découvrir que ce modèle, celui du XIX<sup>e</sup> siècle, est complètement révolu.

Dès les premiers affrontements, les Français comprennent qu'ils sont entrés dans l'ère de la guerre industrielle, de la puissance du feu qui couronne le canon comme roi de la guerre et oblige les fantassins à s'enterrer s'ils veulent pouvoir encaisser le choc sans être anéantis. Entre octobre et novembre,

une ligne de tranchées se forme ainsi sur 700 km, de la mer du Nord à la Suisse, et transforme la guerre de mouvement en une guerre de siège.

La situation est à peu près identique sur le front oriental. Même s'ils ont été rossés en Prusse Orientale par les Allemands, les Russes ont bousculé les forces austro-hongroises et poussé leurs troupes jusque sur les Carpates, mais, là aussi, l'offensive s'est enlisée : le manque de munitions, les déficiences de l'intendance, et la trêve sifflée par le général hiver a bloqué la situation jusqu'au printemps. La question qui taraude les états-majors à la fin de l'année 1914 est donc la suivante : comment sortir de cette guerre de tranchées ? Comment surmonter ce blocage ? Comment en finir avec les fils de fer barbelés, les barrages d'artillerie et les tirs de mitrailleuses qui



assurent la défaite à celui qui est assez fou pour attaquer ? Dans les deux camps, la réflexion s'engage sur les moyens de dépasser cette nouvelle forme de guerre que l'on comprend encore assez mal, à la recherche d'une méthode originale ou d'un nouveau front qui permettrait de tout débloquent.

## LE PLAN SCHLIEFFEN À L'ENVERS

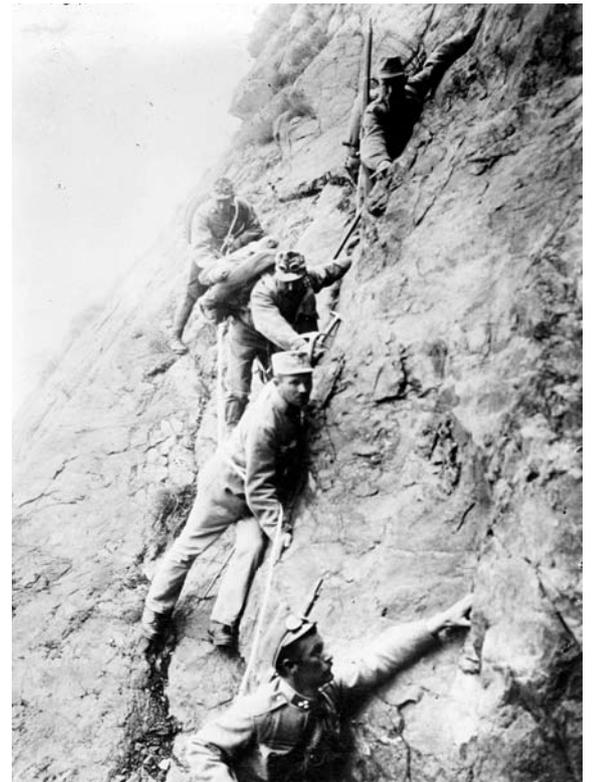
Devant l'expérience des offensives de détails ou d'envergure, celle des Allemands sur Calais par exemple, il apparaît très vite que la défensive est supérieure à l'offensive. Même si l'on y met les moyens et que l'on sacrifie des milliers d'hommes pour prendre la tranchée à l'ennemi, celui-ci se replie sur une tranchée de seconde ligne à quelques centaines de mètres de là et tout est à refaire. Aussi, à la charnière des années 1914 et 1915, il est des généraux et des hommes politiques pour comprendre que, si l'on ne veut pas aboutir à de grandes hécatombes sans résultats en 1915, il faut regarder la carte de la guerre et prendre de la hauteur. Deux considérations animent ces individus clairvoyants qui ont pris acte de la situation de blocage sur le front occidental : reprendre la guerre de mouvement et, puisque l'on ne parvient pas à vaincre le plus fort, s'attaquer au plus faible.

Ce débat vaut autant en France et en Grande-Bretagne qu'en Allemagne. À Berlin, en effet, on a toujours craint de se battre sur deux fronts - la Russie et la France - et, pour ne pas diviser ses forces, l'armée allemande a conçu le plan Schlieffen qui consistait à l'emporter rapidement sur la France avant de s'en retourner contre la Russie, plus longue à mobiliser vu son immensité. Mais la bataille de la Marne a fichu ce plan par terre. La France a largement été envahie mais elle a tenu et l'armée allemande se retrouve dans la situation qu'elle redoutait.

C'est pourquoi, un certain nombre de stratèges, à commencer par Hindenburg et son quartier-maître Ludendorff, chefs du front oriental, préconisent d'inverser le plan Schlieffen en 1915 : rester sur la défensive à l'ouest et en finir avec la Russie à l'est. L'armée du tsar Nicolas II compte de nombreux soldats mais peu de canons et ses stocks d'obus sont vides ; il sera donc facile de la bousculer avec un peu de matériel. Le chef des armées allemandes, le général Falkenhayn, qui a l'oreille de l'empereur Guillaume II, est cependant opposé à reporter



← Soldats allemands dans une tranchée près d'Ivangorod (Russie), juillet 1915.  
© PA Archive / Roger Viollet



→ Troupes autrichiennes dans les Dardanelles, 1915.  
© Library of Congress / George Grantham Bain Collection

massivement ses forces vers l'est. Napoléon ne s'est-il pas cassé les dents sur la Russie ? Par ailleurs, en profitant de son immensité, les troupes russes peuvent toujours reculer et forcer les Allemands à frapper dans un oreiller. Devant les pressions du maréchal Hindenburg, immensément populaire depuis qu'il a vaincu les Russes en Prusse Orientale, en août, Falkenhayn cède à moitié. Au lieu de rassembler 80% des troupes allemandes sur le front occidental, il consent à abaisser ce chiffre à 60% pour donner aux chefs du front oriental les moyens de corriger les Russes.

## PORTER LA GUERRE DANS LES BALKANS

À Paris comme à Londres, on en vient à peu près aux mêmes réflexions. Le blocage est total à l'ouest et il est peu probable que l'on puisse bousculer les Allemands. Alors pourquoi ne pas chercher un autre terrain d'opération dans les Balkans, reprendre la guerre de mouvement et vaincre le plus faible, à savoir l'Autriche-Hongrie, pour isoler l'Allemagne et l'attaquer ensuite sur le flanc sud ? Pour ce faire, il faudrait envoyer des forces considérables, au moins 500 000 hommes en Grèce, à Salonique, remonter par la Macédoine et rejoindre la Serbie qui tient toujours contre l'Autriche. Enfin, de concert avec les Russes, lancer une grande opération qui devrait écraser les forces austro-hongroises. Sur le papier, le plan est génial. Surtout qu'il est autant politique que militaire. En effet, quand les neutres balkaniques entreverront la défaite probable de l'Empire austro-hongrois, nul doute qu'ils voudront entrer en guerre pour avoir leur part du butin : l'Italie, qui lorgne sur le Trentin et sur l'Istrie, la Roumanie, qui rêve de s'emparer de la Transylvanie, iront sans doute mais aussi la Bulgarie et la Grèce très certainement. Telle est l'idée des généraux de Castelnau et Franchet d'Espèrey dès octobre 1914, mais aussi des politiques comme Aristide Briand, en France, et David Lloyd George, en Grande-Bretagne.

Mais là aussi, il y a des oppositions... et de taille : lord Kitchener, ministre de la Guerre de Sa Majesté, après avoir montré de l'intérêt à ce projet d'une armée d'Orient



→

Troupes britanniques  
à l'attaque près d'Achi Baba  
sur la presqu'île de Gallipoli,  
25 avril 1915.  
© Akg - images

qui pourrait bouleverser la carte de la guerre, se reprend. Il n'a déjà pas assez d'hommes et de matériel pour approvisionner le front occidental, alors il ne va pas se laisser emporter dans une aventure balkanique lointaine et coûteuse.

Mais c'est Joseph Joffre, le généralissime français, qui est le plus hostile au projet. Lui, qui prend la fâcheuse habitude de promettre la victoire de trois mois en trois mois, assure qu'il vaincra les Allemands au printemps et donc qu'il a besoin de tous ses hommes et de tous ses canons. Et puis, vaincre l'Autriche, le plus faible, est pour lui une mauvaise idée : «Ce n'est pas l'Autriche qu'il faut battre, c'est l'Allemagne», s'énerve-t-il le 8 janvier 1915.

### DEMI-VICTOIRE ALLEMANDE EN RUSSIE

Si Falkenhayn accepte l'idée d'une grande offensive contre la Russie, il ne se fait pas d'illusions pour autant : il ne pense pas pouvoir la terrasser mais lui infliger de telles pertes qu'il l'amènera peut-être à conclure une paix séparée. En tout cas, il n'est pas question pour lui de renforcer la popularité du tandem Hindenburg-Ludendorff, aussi confie-t-il la direction de l'offensive au général Mackensen qui commandera également les troupes autrichiennes placées aux côtés des Allemands.

Durant tout le mois d'avril, des troupes sont concentrées dans le plus grand secret sur une ligne d'une cinquantaine de kilomètres, plus de 2 000 canons sont rassemblés et pas moins d'un million d'obus. On n'a jamais préparé une bataille aussi formidable. Le 1<sup>er</sup> mai, le bombardement écrase les positions russes durant toute la journée. C'est un déluge de feu inédit. Le lendemain, quand l'assaut est ordonné, les lignes russes sont bouleversées et les soldats se rendent en masse ou fuient

à grandes enjambées. Avec à peine un fusil pour trois soldats, ils avaient quelques raisons de se soustraire au combat ! En un mois, les Allemands font 300 000 prisonniers. Et rien ne semble pouvoir arrêter l'avancée de Mackensen : le rouleau compresseur russe n'est plus qu'une blague. Le 4 août, Varsovie est investie et toute la Pologne russe tombe aux mains des Allemands. Mais, en progressant, les Allemands étirent leurs lignes de ravitaillement tandis que celles des Russes se resserrent.

En septembre, l'offensive prend fin : il faudrait bien plus d'hommes et bien plus de canons pour marcher sur Petrograd via les pays baltes. Hindenburg et Ludendorff les réclament à grands cris mais Falkenhayn ne peut les accorder, étant donné que les Français préparent une grande attaque en Champagne et qu'il doit se préparer «à passer un mauvais quart d'heure». Tel est le dilemme de l'Allemagne en 1915, obligée de se battre sur deux fronts et donc de ne jamais pouvoir porter un coup décisif.

### LA FAUSSE BONNE IDÉE DES DARDANELLES

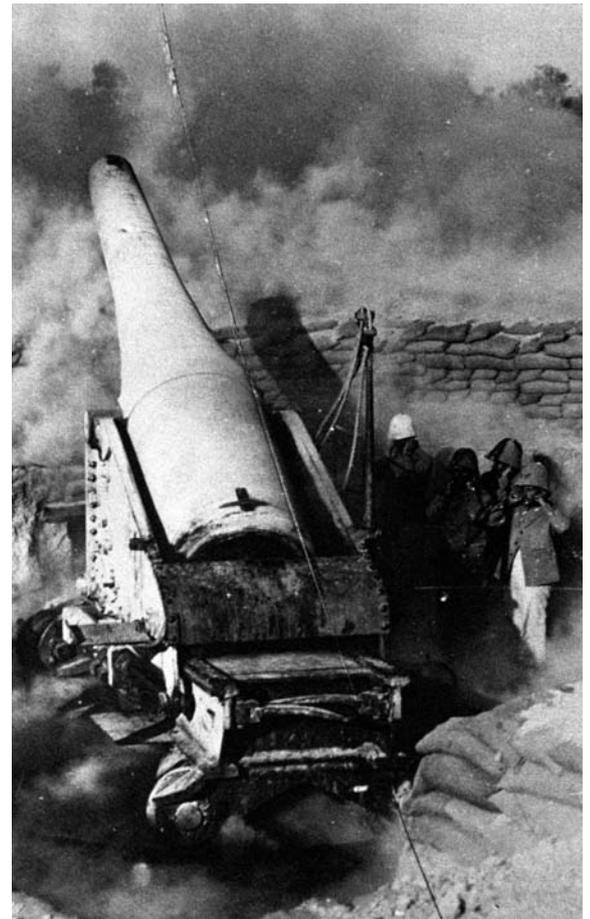
Chez les Français et les Anglais, compte tenu de l'opposition de Joffre et de Kitchener, le projet d'une armée d'Orient qui opérerait dans les Balkans piétine et s'enlise. Puisque le haut-commandement rechigne, l'affaire devient essentiellement politique. En février, les deux gouvernements s'accordent, par exemple, sur l'idée de créer un corps expéditionnaire franco-britannique destiné à rejoindre le front serbe mais les oppositions sont trop fortes : alors que la France est envahie et que les Allemands sont à peine à plus de 100 km de la capitale, le moment est-il venu de dégarnir les tranchées pour tenter un coup de poker sur un front aussi lointain que secondaire ? L'opinion comprendrait-elle que l'on reste sur la défensive à l'ouest et que l'on ne tente rien pour repousser l'envahisseur ?

Par ailleurs, le généralissime prépare une petite offensive «de derrière les fagots» dont les Allemands lui diront des nouvelles. En conséquence, il trouve le projet de l'armée d'Orient complètement inutile sinon aberrant. «*Pourquoi chercher ailleurs et si loin ce que j'obtiendrai en mars 1915 ? Je suis alors sûr de percer et de reconduire chez eux les Allemands*». C'est dans cette situation de blocage que Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, c'est-à-dire ministre de la Marine, présente son propre projet, directement concurrent de celui de l'armée d'Orient : forcer les détroits turcs des Dardanelles et du Bosphore et s'emparer de Constantinople. Comme seule la *Royal Navy* est chargée de cette action d'éclat, que le ministre ne demande pas le moindre canon supplémentaire ni le moindre régiment à l'armée, sa proposition fait l'unanimité. Les Français, eux, n'y croient pas. Dans le doute, ils se joignent à l'opération car il ne faudrait pas, en cas de réussite, que les Anglais se retrouvent seuls maîtres du jeu en Méditerranée orientale et remodelent à leur guise la carte du Proche-Orient.

Le 18 mars, une armada franco-britannique se présente donc devant les Dardanelles pour une expédition que l'on croit aisée. Rien ne se passe comme prévu. Encadrés et équipés par les Allemands, les Turcs ont multiplié les batteries et jeté dans le détroit des mines dérivantes. Les navires de la flotte alliée ne parviennent pas à franchir les Dardanelles. Humiliés, Anglais et Français réfléchissent alors à une opération amphibie et organisent un débarquement sur la presqu'île de Gallipoli le 25 avril, avec force troupes coloniales (le tiers des forces françaises sont des Sénégalais et les troupes australiennes et néo-zélandaises forment le gros des bataillons britanniques). Comme les Turcs tiennent les hauteurs, l'opération tourne au fiasco meurtrier, et les mêmes tranchées et le même blocage prévalent ici, la soif et les moustiques en plus. Au final, l'opération se révèle très coûteuse en hommes et en matériel (plus de 500 000 hommes y ont été engagés), en pure perte. La seule réussite des Dardanelles est encore son évacuation sans pertes en décembre 1915 et janvier 1916.



←  
Soldats ottomans pendant la campagne de Gallipoli, 1915.  
© Library of Congress / George Grantham Bain Collection



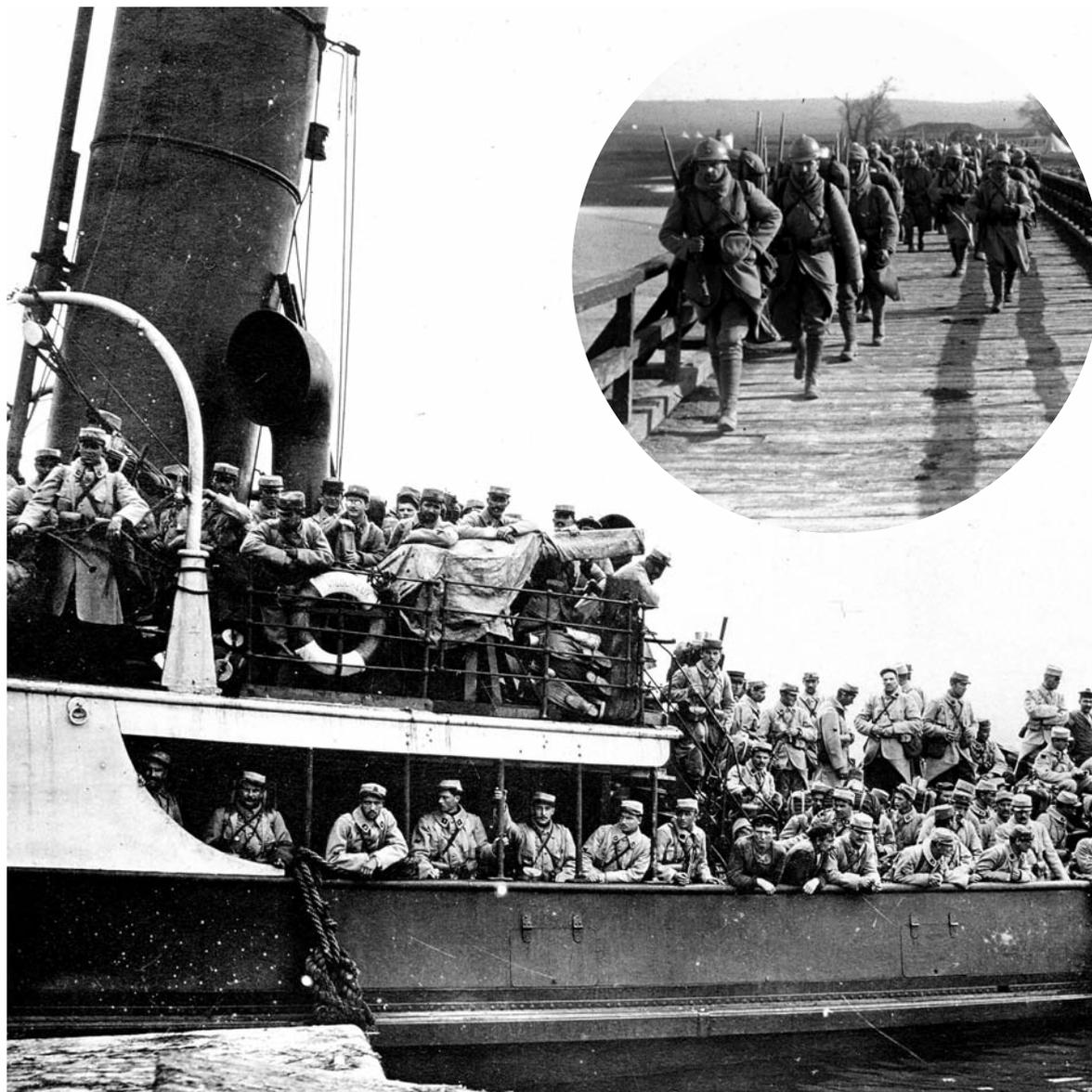
→  
Tir d'obus français sur la presqu'île de Gallipoli, avril 1915.  
© Akg-images / Gérard Degeorge

### TROP TARD POUR L'ARMÉE D'ORIENT

L'aventure désastreuse des Dardanelles est lourde de conséquences : non seulement elle parasite le projet d'armée d'Orient, qui devait débarquer en Grèce et rejoindre le front serbe, mais elle refroidit les neutres balkaniques. À l'exception de l'Italie qui se décide à intervenir - elle signe le traité d'alliance le 26 avril, alors même que l'on pense encore pouvoir vaincre dans les Dardanelles -, la Grèce et la Roumanie qui s'enflammaient sont subitement refroidies et replongent dans l'attentisme le plus prudent. La Bulgarie, pro-allemande depuis la guerre balkanique de 1913 qui a avantagé la Serbie à ses dépens, sort quant à elle de sa réserve depuis qu'elle constate que les Français et les Anglais sont incapables de vaincre les Ottomans. Elle s'allie alors secrètement aux puissances centrales durant l'été et, le 5 octobre, entre dans le conflit et prend en tenailles la Serbie, aux prises au même moment avec une violente offensive austro-allemande. L'armée serbe est battue, obligée de battre en retraite à travers l'Albanie, le pays entièrement livré aux envahisseurs.

Dans le même temps, les gouvernements imposent au haut-commandement la création d'une armée d'Orient pour aller secourir les Serbes. Quand elle débarque à Salonique, en octobre, il est trop tard : la Serbie est déjà en voie d'écroulement. Qu'elle était belle cette idée de l'armée d'Orient au début de l'année 1915, mais le retard mis à la créer l'a rendue totalement inopérante. À la fin de l'année, non seulement la Serbie est rayée de la carte mais la Roumanie et la Grèce se sont repliées dans la neutralité tandis que la Bulgarie a basculé dans le camp de l'ennemi : les attermoissements des Alliés et leur détour dramatique des Dardanelles ont livré les Balkans aux puissances centrales.





←  
«Dans le camp retranché, à Salonique» : troupes françaises traversant le Galiko, fin 1915. Photographie parue dans le journal *Excelsior* du dimanche 30 janvier 1916.  
© Caudrilliers / Excelsior - L'Equipe / Roger-Viollet

←  
Arrivée à quai d'un transport de troupes françaises à Salonique (Grèce). 1915.  
© Roger-Viollet

## L'ANNÉE DES MASSACRES INUTILES

Si le projet de l'armée d'Orient est torpillé, c'est, comme on l'a vu, que Joffre n'en veut absolument pas. Pour l'année 1915, il croit sincèrement en la percée sur le front occidental, à longueur de coups d'aiguilles un peu partout sur le front, d'opérations à objectifs limités ou de gros coups de béliers, en Artois et en Champagne au printemps, en Champagne et en Artois à l'automne. Comme il n'y arrive pas et que les hommes meurent par dizaines de milliers, il justifie sa stratégie en inventant la théorie du grignotage. En réalité, c'est la stratégie de celui qui n'en a pas et qui ne sait que faire. Grignoter l'ennemi, en effet, consiste à se lancer perpétuellement à l'assaut de ses positions afin de prendre l'ascendant moral sur lui et d'entretenir, par des massacres réguliers et sans objectifs fondamentaux, le mordant de la troupe dont on craint qu'elle ne se relâche dans le confort de la défensive. En réalité, le grignotage ne fait qu'user l'armée française et aucunement l'adversaire.

À la fin de l'année 1915, on compte 320 000 morts parmi les poilus pour 3 km de gains en Artois et 5 km en Champagne. On ne peut pas vraiment parler de succès ! Le général de Castelnau n'a pas tort quand il affirme tristement que «notre armée a passé toute l'année 1915 à s'user les dents jusqu'à la racine contre un mur». Lloyd George, un des premiers partisans de l'armée d'Orient, enrage devant le peu de génie du comman-

dement militaire, qui a toujours une longueur de retard sur l'ennemi : «Trop tard quand on part là-bas, trop tard quand on y arrive, trop tard quand on prend une décision, trop tard quand on se lance dans une entreprise, trop tard quand on la prépare». Heureusement, Joffre a un plan pour 1916. Ne jurant désormais que par la coordination des fronts, il ne veut plus rien tenter avant que l'armée russe ne soit en mesure de se refaire une santé et de reprendre l'offensive, mais médite une énorme offensive pour l'été suivant.

Lors de la conférence interalliée de Chantilly, du 6 au 8 décembre, il est convenu que Français, Britanniques, Italiens et Russes attaqueront ensemble, aux alentours du mois de juin 1916. Une opération simultanée qui empêchera l'Allemagne de faire circuler ses réserves d'un front à l'autre et qui l'acculera à la défaite. Mais juin 1916 c'est bien loin et il est peu probable que les Allemands soient assez polis pour attendre six mois l'arme au pied. Au contraire, n'ayant plus rien à craindre de la Russie, qui panse ses blessures, Falkenhayn peut préparer en toute sécurité un profond coup de poing sur le front occidental. Son dévolu se porte désormais sur le saillant de Verdun. ■

### POUR EN SAVOIR PLUS

Jean-Yves Le Naour, 1915. *L'enlèvement*, éditions Perrin, 2013.

# NICOLE BURESI

Agrégée de lettres modernes et auteur de théâtre, cette enseignante a animé pendant six mois un atelier d'écriture sur la Grande Guerre. Nicole Buresi nous fait part de ce travail à plusieurs voix qui s'est achevé avec la publication d'un récit, *Bassoles s'en va-t'en guerre*.



←  
Nicole Buresi.  
© DR

## Comment l'idée de réaliser un atelier d'écriture sur la Grande Guerre vous est-elle venue ?

C'est une commande de la médiathèque et de la ville de Loudun. En 2013, j'y avais animé un atelier d'écriture. Lorsque l'on m'a proposé pour l'année scolaire suivante un atelier sur la Première Guerre mondiale, j'ai hésité dans un premier temps, n'étant pas historienne. Mais l'idée m'a paru excellente de faire connaître la vie et les combats d'une génération, née à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, même si l'entreprise exigeait de ma part un travail important de documentation. L'histoire est une source fantastique pour l'imaginaire et cette période terrible est chargée d'émotion. Je me suis donc totalement immergée dans le sujet qui a nécessité un an de travail. J'ai consulté des livres d'historiens, des revues, visité des musées, j'ai lu aussi divers journaux, carnets de poilus ainsi que des romans - ceux de Barbusse, Cendrars, Chevallier, Dorgelès, Remarque, Junger... - les BD de Tardi, vu des films, pièces de théâtre, documentaires..., tout ce qui pouvait me plonger «dans l'atmosphère» de l'époque afin de m'en imprégner pour «inspirer» les participants. Il ne s'agissait pas de faire un cours d'histoire, mais d'abord de rendre les choses sensibles, tangibles pour susciter l'envie de créer des situations, des personnages... et les ancrer dans un village imaginaire, mais plausible historiquement, celui de Bassoles, en 1914.

## Pourquoi avoir choisi la forme narrative du roman épistolaire ?

Le cahier des charges, élaboré par l'équipe de la médiathèque, était précis : il fallait inventer des échanges de lettres entre des poilus et leurs familles. L'idée m'a paru passionnante et a séduit les participants même si elle en a effrayé certains. Au départ, il n'était pas question de livre et encore moins de publication ! Personne n'y songeait. L'écriture a pris corps peu à peu, grâce à l'implication de chacun(e). Les textes étaient accueillis comme ils venaient, dans leur diversité : poèmes, anamnèses, récits... Au fil des lettres, nous avons vu se dessiner des familles avec leur tradition, leur manière de vivre..., assisté à l'émergence de personnages secondaires, originaires du même canton fictif de Bassoles, dans la Vienne ; nous avons alors inventé des relations entre eux comme, par exemple, l'histoire du Grand Charlot. Une fois défini, chaque personnage devait écrire et se comporter selon son caractère. À ce moment-là, ce corpus pouvait prendre une forme romanesque. Nous avons réfléchi à regrouper les lettres, d'où l'invention de l'initiative du père Xavier de Noël 14, nous avons ajouté un narrateur, daté les lettres, raccourci certains poèmes... Bref, nous avons fait ensemble un travail de réécriture et de construction.

## Comment le travail de votre atelier s'est-il organisé ?

Nous avions prévu sept séances de deux heures, puis la motivation a été telle que nous avons poursuivi l'atelier par courriels, entre les séances mensuelles. Nous partions d'images, de chants, d'objets, de photos, de poèmes..., de tout ce qui peut susciter l'émotion. Le nom du village a été créé à partir de villages des environs de Loudun, celui des personnages à partir du nom des participantes.

Les six qui ont vécu cette aventure collective sont fières d'avoir découvert leurs possibilités et j'ai moi-même été étonnée du résultat. Enfin, j'ai proposé le «manuscrit» aux éditions Chèvre Feuille étoilée qui l'ont accepté. Voilà comment le livre est né. Ensuite, les élèves de l'atelier d'arts plastiques nous ont rejointes : à partir du texte mais aussi de photos personnelles des participantes, ils ont imaginé un portrait pour chacun des poilus et nous l'avons intégré à notre «roman». Une adaptation théâtrale est en cours par la compagnie Vue sur Jardin et une lecture en sera faite par celles qui ont écrit le texte, au théâtre de la Reine Blanche, à Loudun, le 20 novembre 2015.



La rédaction

## POUR EN SAVOIR PLUS

*Bassoles s'en va-t'en guerre*, sous la direction de Nicole Buresi, Chèvre Feuille étoilée, 2015

### Erratum

Dans le numéro 250 des *Chemins de la mémoire*, le nom de Mauve Carbonell a été mal orthographié. Nous la prions de bien vouloir accepter nos excuses.



Carte postale patriotique, 1915.

© Coll. particulière / DR



Jean-François DUBOS

Conservateur des bibliothèques, chef du département de la bibliothèque du Service historique de la défense, Administrateur de la Société d'histoire des ordres et décorations

Au début de la guerre, les soldats français ne disposaient que de la Médaille militaire et de la Légion d'honneur pour voir honorer leurs mérites. Or les conditions d'attribution de ces décorations ne permettaient pas de récompenser l'ensemble des faits d'arme. Dès octobre 1914, le général Boëlle attirera l'attention des pouvoirs publics sur cette question. Ce n'est que le 2 avril 1915 que la loi instituant la Croix de guerre fut votée, au terme d'âpres débats parlementaires. En effet, Alexandre Millerand, ministre de la Guerre, ne voyait pas la nécessité d'une telle décoration puisque les citations à l'ordre du jour étaient inscrites au Bulletin officiel de l'Armée. Le projet, porté notamment par le journaliste Maurice Barrès et le lieutenant-colonel Driant, visait au contraire à créer une décoration matérialisant ces citations, témoignage visible du courage des combattants.

Avant même l'adoption de la loi, un concours avait été lancé pour la création de l'insigne de la future décoration. L'appel à projets connut un vif succès, puisque plus de 30 modèles furent proposés. Le modèle retenu, du graveur Bartholomé, est simple et sobre. Il consiste en une croix de bronze à quatre branches pattées, portant deux glaives croisés. À l'avant figure l'effigie de la République et au revers le millésime d'attribution. Le ruban, vert rayé de rouge, évoque celui de la médaille de Sainte-Hélène. Ce rappel déplut aux contempteurs de la nouvelle décoration, par sa référence à l'Empire. Pour d'autres, la connotation religieuse du terme «croix» fut contestable. Pourtant, en dépit des difficultés et des critiques, la nouvelle décoration connut un succès considérable.

L'une des innovations de la nouvelle décoration fut de permettre de matérialiser visiblement chaque acte de bravoure sans pour autant démultiplier les décorations, grâce à un ingénieux système d'agrafes à fixer sur le ruban. Une petite étoile en bronze (citation à l'ordre du régiment ou de la brigade), en argent (division) ou en vermeil (corps d'armée) représentait

## LA CROIX DE GUERRE A 100 ANS

Dès les premiers combats de l'été 1914, une carence est vite apparue dans le système de récompenses français pour distinguer les combattants méritants. Ce n'est qu'en avril 1915 qu'est créée la Croix de guerre, qui deviendra alors le symbole même du poilu victorieux.

chaque citation. Les citations à l'ordre de l'armée étaient, quant à elles, matérialisées par des palmes de bronze, cinq palmes pouvant être remplacées par une palme d'argent. Même si certains combattants cumulèrent les citations, comme les «As» René Fonck (28 palmes) ou Georges Guynemer (26 palmes), cette mesure ne fut guère appliquée. La seconde originalité de la Croix de guerre fut de pouvoir être attribuée à tous : militaires de tous grades, français et étrangers, mais aussi civils, y compris les femmes, purent ainsi la recevoir. Des personnes morales (2952 villes et villages et plus de 800 unités militaires) et même des animaux se virent honorés de la nouvelle décoration. À l'issue de la guerre, plus de deux millions de citations avaient été attribuées, pour un total de 1,2 million de Croix de guerre décernées.

La Croix de guerre fut bientôt partout : artisanat de tranchées, monuments aux morts, insignes d'associations d'anciens combattants... Simple et reconnaissable, la médaille devint le symbole de la valeur des combattants. D'autres pays s'inspirèrent de cette décoration pour créer leur propre Croix de guerre, à l'esthétique et au fonctionnement parfois très similaires, à l'image de la Belgique (1915). Le Portugal (1916), la Grèce (1917) puis la Tchécoslovaquie (1919) l'imitèrent.

Cette décoration influença durablement le système de récompenses français, au point que d'autres Croix de guerre furent instaurées : en 1921, pour les théâtres d'opérations extérieurs (opérations de l'entre-deux-guerres, puis guerre d'Indochine et opération de Suez), en 1939, pour le second conflit mondial. Enfin, la Croix de la valeur militaire, au fonctionnement identique, fut créée en 1956 pour les opérations d'Afrique du Nord et les suivantes où l'armée française est intervenue. Cent ans après sa création, elle est toujours décernée, faisant perdurer l'esprit de 1915.





# BULLES DE MÉMOIRE

La rédaction



L'OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE GUERRE PROPOSE, CHAQUE ANNÉE, AUX JEUNES COLLÉGIENS ET LYCÉENS DE PARTICIPER À SON CONCOURS DE BANDE DESSINÉE. «SOUVENIRS DE LIBÉRATIONS» EST LE THÈME QUI A ÉTÉ RETENU POUR L'ÉDITION 2014-2015.

Depuis cette année, le concours organisé par l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONACVG) partout en France a pour nom Bulles de mémoire. Initié en Bourgogne et en Franche-Comté lors de sa création, le projet est désormais national avec un principe simple : les participants doivent réaliser une bande dessinée sur des thèmes forts ayant trait à la mémoire des anciens combattants. Pour cette première édition nationale, l'Office a choisi de mettre en lumière un sujet propre au 70<sup>e</sup> anniversaire de la Résistance, des débarquements, de la Libération de la France et de la victoire sur le nazisme, ayant pour titre «Souvenirs de libérations».

Composés d'une à trois planches, de format A3 ou A4, en couleurs ou en noir et blanc, les dessins devaient raconter l'histoire de combattant(s) anonyme(s), celle-ci pouvant se dérouler aussi bien pendant la Libération qu'à ses lendemains. Pour l'ONACVG, la transmission de la mémoire des anciens combattants auprès de la jeunesse ne peut se faire que par un véritable travail d'appropriation de la part de l'élève, qui s'accompagne d'un investissement constant pendant l'année scolaire.

Par le biais du dessin, par la construction d'une réflexion scénarisée, d'un message à faire passer et par l'élaboration rigoureuse d'une bande dessinée, ce concours plonge les jeunes dans un travail de mémoire qui, à la fois, les dépasse et leur est personnel. Pour Emmanuel

Chevet, initiateur du concours et chargé de mission sur ce projet, le choix de la BD s'est imposé naturellement : «on a l'image de la bande dessinée facile d'accès et vecteur permettant à tous de s'exprimer ; c'est vrai et c'est exactement ce que nous voulions proposer aux jeunes, mais pas seulement : la BD demande aussi une recherche documentaire (entretien, lectures, débats), une réflexion sur le fond comme sur la forme... C'est tout le sens de ce projet qui s'adresse aux jeunes».



**1<sup>er</sup> prix**

«VOICI MON SOUVENIR DE LA LIBÉRATION»  
Camélia Blandeau,  
1<sup>re</sup> S au lycée de Balagne  
à l'île Rousse,  
Corse.

Apprendre et comprendre autrement, telle a été la démarche dans laquelle se sont engagés près d'un millier d'élèves cette année (lycéens et collégiens confondus), quelle que soit l'option choisie : projet pédagogique réunissant enseignants et documentalistes ou en candidat libre. 253 bandes dessinées ont ainsi été réalisées pour cette édition. Mais comme l'a souligné le parrain du concours, Emmanuel

Cassier, illustrateur professionnel, plus que le nombre de participants, c'est «la qualité de certains travaux», digne de professionnels, qui a surpris le jury. Aussi, l'Office réfléchit-il à l'élaboration d'un recueil de BD lauréates...

En novembre, sera organisée la première cérémonie nationale de remise des prix pour ce concours, à Paris. Le thème de la prochaine édition nationale y sera dévoilé : «Souvenirs de guerres».



# EXPOSITIONS

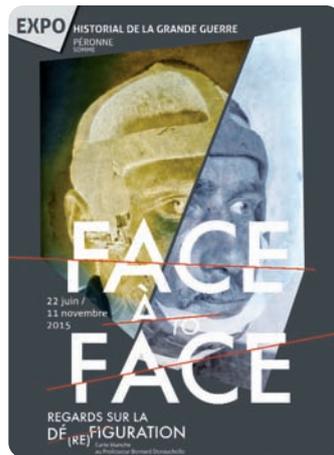


## HUMANISER LA GUERRE ?

La question se pose dès 1859 lorsque Henry Dunant, témoin des souffrances des blessés autrichiens et français abandonnés à la bataille de Solferino, décide de leur porter secours. Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) est alors créé et, en 1864, la première convention de Genève est signée par douze États européens afin d'améliorer le sort des blessés sur les champs de bataille. Sans cesse, cette organisation a dû s'adapter aux mutations des conflits et a tenté d'apporter des réponses aux enjeux humanitaires.

Cette exposition raconte l'histoire complexe du CICR qui se confond avec celle du monde. Elle aborde aussi les limites de la réponse humanitaire, voire ses échecs face à l'impossible, dont celui de l'accès aux camps d'extermination nazis. Parler de l'humanité en guerre, c'est aborder l'évolution des modes d'action du CICR et des moyens qu'il doit mobiliser à chaque conflit pour accéder aux victimes, quelles qu'elles soient et où qu'elles soient.

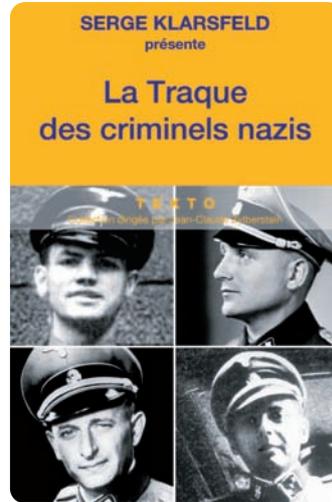
**Humaniser la guerre ?, jusqu'au 27 novembre 2015, Mémorial de Caen. Tél. 02 31 06 06 45 [www.memorial-caen.fr](http://www.memorial-caen.fr)**



## FACE À FACE

À partir de l'histoire des «gueules cassées», - ces combattants défigurés de la Première Guerre mondiale -, l'exposition évoque au travers de documents, moulages, instruments médicaux, photographies et témoignages, l'évolution de la pensée et des pratiques médicales, des premières opérations de reconstruction faciale jusqu'aux techniques les plus récentes d'analyse et d'exploration du visage au service de la chirurgie. «Regards sur la dé(re)figuration» invite aussi le visiteur à s'interroger sur l'existence du défiguré et comment la société, de la Grande Guerre à aujourd'hui, génère l'exclusion de ces personnes, déjà si profondément blessées par les traumatismes physiques et psychiques.

# OUVRAGES

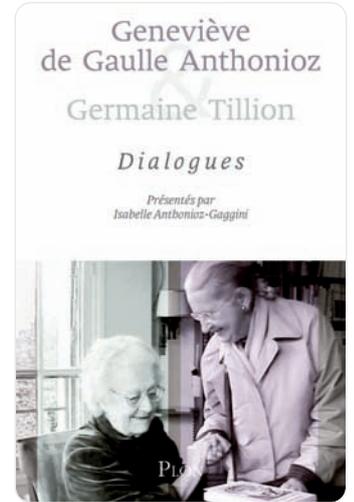


## LE COMBAT D'UNE VIE

Traquer les criminels nazis, tel est le combat mené par Serge et Beate Klarsfeld depuis cinquante ans. Distributions de tracts, manifestations, sit-in, tentatives d'enlèvement, coups d'éclat - ainsi Beate giflant le chancelier Kiesinger, en novembre 1968, «pour qu'on reparle de son passé nazi» -, la «méthode Klarsfeld» prouve leur obstination à débusquer ces anciens criminels qui occupaient encore des postes officiels en toute impunité. Serge Klarsfeld s'est plongé dans les archives de *L'Express* pour nous rappeler la traque d'Eichman, Mengele, Lischka, Brunner et, bien sûr, de Klaus Barbie, jugé à Lyon en 1987.

**La Traque des criminels nazis, présenté par Serge Klarsfeld, collection Textos, Tallandier, 2015, 404 pages, 10,50 €.**

**Face à face, regards sur la dé(re)figuration, jusqu'au 11 novembre, Historial de la Grande Guerre, Péronne. Tél. 03 22 83 14 18 [www.historial.org](http://www.historial.org)**

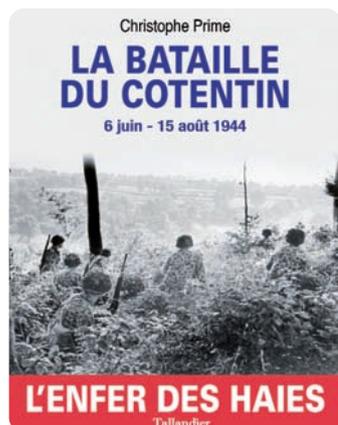


## DEUX VOIX EN RÉSISTANCE

À l'occasion de l'entrée au Panthéon de Geneviève de Gaulle Anthonioz, sa mère, et de Germaine Tillion, Isabelle Anthonioz-Gaggini nous livre les longs échanges complices de ces deux femmes d'exception, résistantes, déportées, qui toute leur vie accomplirent un travail inlassable de la conscience et de la mémoire. Des dialogues où les rires côtoient les silences douloureux, où les récits précis, détaillés, terribles ouvrent une vision lucide, mais aussi fraternelle de l'humanité.

**Geneviève de Gaulle Anthonioz & Germaine Tillion Dialogues, présentés par Isabelle Anthonioz-Gaggini, Plon, 2015, 180 pages, 16,90 €.**





### LA BATAILLE DU COTENTIN

Déclenchée le 6 juin 1944, la bataille du Cotentin représente un enjeu primordial pour les Alliés. Après deux mois de lutte acharnée dans le bocage normand, elle mettra un point final au Débarquement. Le 26 juin, les troupes du général Bradley s'emparent du port de Cherbourg mais l'armée allemande impose à son adversaire une terrible guerre d'usure : chaque haie devient le théâtre de combats meurtriers. À La Haye-du-Puits, ce sont 10 000 GI qui meurent pour progresser d'une dizaine de kilomètres. Les villes et les villages bombardés sont en ruine et la population en exode. Le 25 juillet, l'opération Cobra brise la ligne de front et la progression des troupes s'accélère. Les Alliés ne peuvent plus être arrêtés.

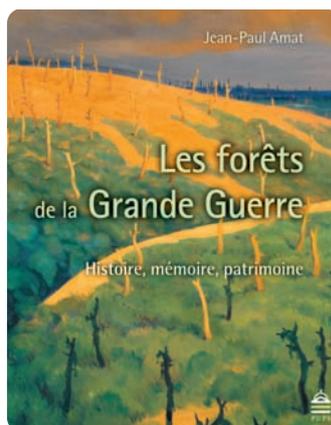
**La bataille du Cotentin, 6 juin-15 août 1944, Christophe Prime, Tallandier, 2015, 304 pages, 20,90 €.**



### LES POILUS D'ALASKA

Printemps 1915. La Première Guerre mondiale fracture l'Europe mais plus que les balles, ce sont le froid, la neige, les privations qui fauchent les soldats par milliers. Porté disparu sur le front des Vosges et rentré miraculeusement avec le statut de héros, le capitaine Moufflot s'emploie à bousculer l'ordre établi. À l'arrière, d'autres guerres se jouent dans le secret des bureaux de l'armée et dans le cœur des hommes... Dans le nouvel épisode de cette BD, les scénaristes, s'appuyant sur des recherches précises, réussissent à nous entraîner dans cette épopée passionnante - l'histoire véridique d'une meute de 400 chiens de traîneau engagés sur le front.

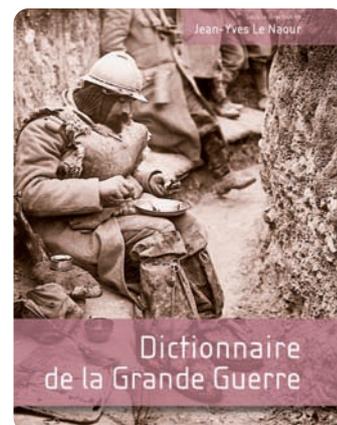
**Les poilus d'Alaska, Melun, Printemps 1915 (T2), dessin de Félix Brune, scénario de Michaël Delbosco et Daniel Duhand, Casterman, 2015, 65 pages, 13,50 €.**



### LES FORÊTS DE LA GRANDE GUERRE

En devenant malgré elle, lieu de bataille, zone de retranchement, matière première vitale pour le front, la forêt fut au cœur de la Grande Guerre. Cet ouvrage explore les relations entre la guerre et la forêt, ses espaces, ses milieux et les hommes dans les régions du Nord-Est de la France, tour à tour zone frontière avant 1914, théâtre de la guerre de tranchées, zone rouge à la sortie du conflit, champ d'expériences de la reconstruction. Depuis que les témoins directs du conflit se sont tus, le paysage a acquis un statut de composante de l'histoire, d'acteur de la mémoire et du patrimoine comme en témoignent les questions d'aménagement, de protection des sites et de valorisation touristique des principales forêts, notamment celles de la zone rouge de Verdun.

**Les Forêts de la Grande Guerre. Histoire, mémoire et patrimoine, Jean-Paul Amat, PUPS, 2015, 550 pages, 35 €.**



### LA GRANDE GUERRE

Ce dictionnaire permet de décrypter de façon précise un conflit qui fit plus de vingt millions de blessés et neuf millions de morts. De quoi se souvient-on aujourd'hui lorsque l'on évoque la Première Guerre mondiale et pourquoi ? L'Union sacrée a-t-elle existé ? Pourquoi les soldats ont-ils tenu ? Pourquoi l'Allemagne a-t-elle perdu la guerre ? ... Toutes ces questions-clés relatives à 14-18 sont abordées dès l'introduction. Puis, dans la partie «dictionnaire», 250 notices analysent le conflit dans sa globalité. En marge de développements essentiels, d'autres textes plus inattendus dessinent un portrait sensible de la Grande Guerre, à travers les bruits, les rumeurs, les superstitions, les odeurs...

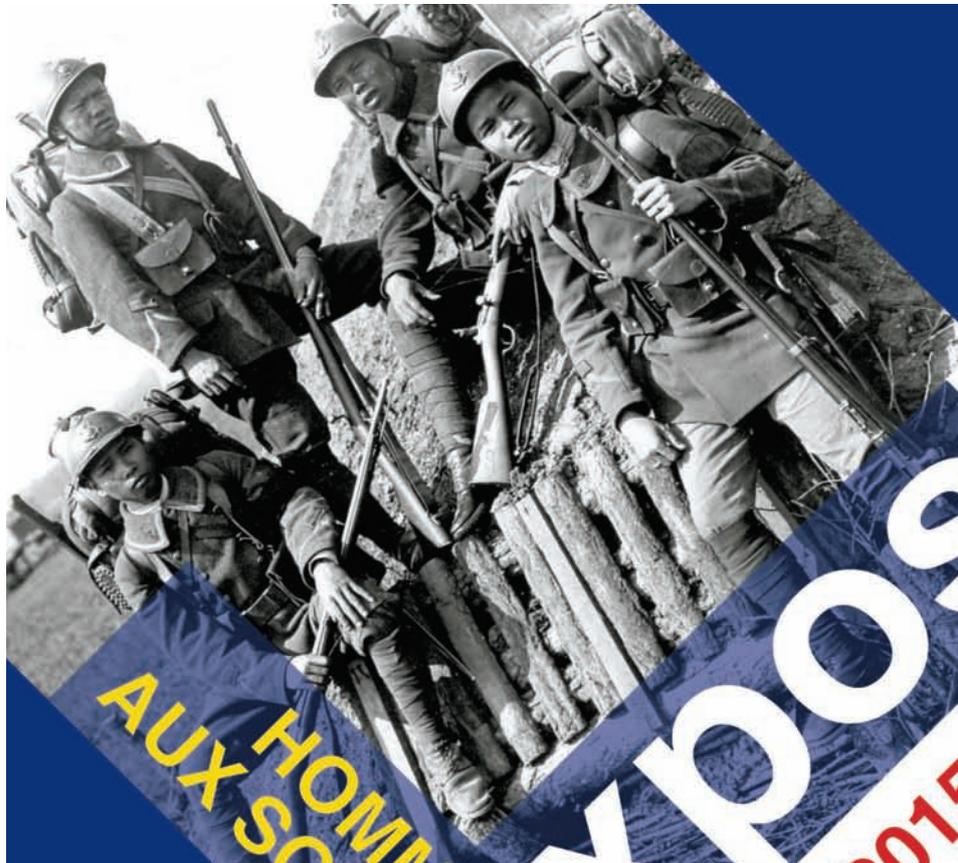
**Dictionnaire de la Grande Guerre, sous la direction de Jean-Yves Le Naour, Larousse, 2014, 496 pages, 9,90 €.**



### COLLOQUE «LES BATAILLES DE 1916»

La Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale et son conseil scientifique organisent à Paris, les 22, 23 et 24 juin 2016, un colloque international sur «Les batailles de 1916». Les propositions de communication qui ne doivent pas dépasser 1 000 mots (5 000 signes) sont à adresser au secrétariat scientifique de la Mission du Centenaire, 109 boulevard Malesherbes, 75008 PARIS, avant le 1<sup>er</sup> décembre 2015. Le conseil scientifique examinera les propositions de communication. Celles qui seront retenues devront être reçues à la fin du mois de mars 2016, compte-tenu du temps nécessaire pour leur éventuelle traduction en français d'abord, puis pour la synthèse des rapporteurs. Les langues de travail du colloque sont le français, l'anglais et l'allemand, avec traduction simultanée. Les communications en russe sont acceptées. Les communications ne seront pas directement présentées par leurs auteurs, mais elles feront l'objet d'une synthèse présentée par un rapporteur, afin de favoriser une large discussion pendant laquelle les auteurs pourront s'exprimer. Le colloque comprendra, outre les sessions de travail (présentation des communications par le rapporteur et discussion), trois ou quatre grandes conférences dont une conférence d'ouverture et une de clôture.

**Plus d'information : <http://centenaire.org/fr>**



**AUX HOMMAGES  
DES SOLDATS**

# Exposition

**1<sup>er</sup> septembre 2015 - 31 mai 2016**

**MUSÉE des  
Troupes de marine**

**HORAIRES  
de JUIN à SEPTEMBRE**  
(sauf les samedis)  
| 10h - 12h  
| 14h - 18h

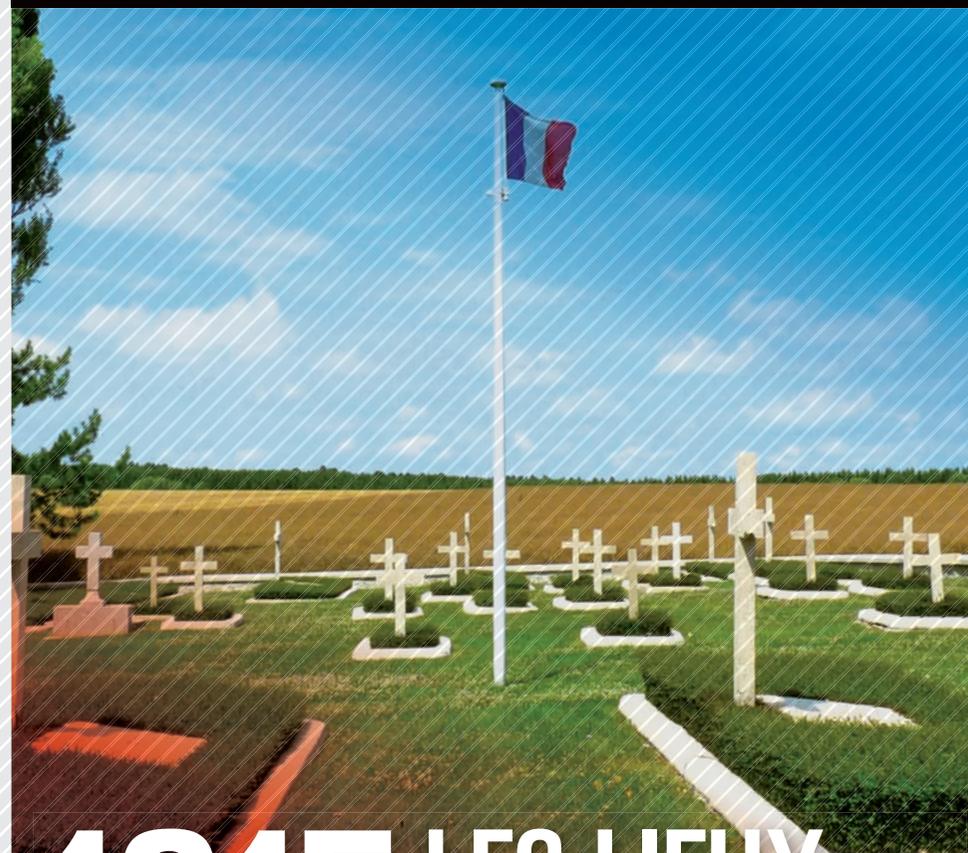
**d'OCTOBRE à MAI**  
(sauf les mardis & samedis)  
| 14h - 18h

Musée des Troupes de marine  
Avenue du musée des Troupes de marine  
BP94 - 83608 FREJUS CEDEX  
Entrée gratuite  
et salles climatisées  
[www.aamtgm.net](http://www.aamtgm.net)  
[museetdm@wanadoo.fr](mailto:museetdm@wanadoo.fr)

**LES COLONIES ET  
L'OUTRE-MER  
DANS LA GRANDE GUERRE**



# LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE



# 1915 LES LIEUX DE MÉMOIRE



© DR

## LE CIMETIÈRE NATIONAL DE «SOUAIN-PERTHES-LES-HURLUS» L'OPÉRA (MARNE)

La nécropole nationale de Souain - L'Opéra est implantée sur l'ancienne route du village détruit de Tahure. Dans ce lieu reposent 144 soldats morts lors des offensives de 1915 ou dans l'ambulance divisionnaire installée à cet endroit (une vingtaine en tombes individuelles, les autres en ossuaires). Aujourd'hui, ce site est attaché au souvenir du caporal Blaise Cendrars (1887-1961) qui, le 28 septembre 1915, près de la ferme de Navarin, fut grièvement blessé à la main droite et soigné dans cette même ambulance avant d'être amputé du bras droit. Après cette épreuve, il apprit à écrire de la main gauche. Il laisse au travers de son œuvre autobiographique, La Main coupée, un témoignage vibrant de son expérience de combattant.

EN COUVERTURE

Souain Opéra 1. © DR

## LE CIMETIÈRE NATIONAL DE «LA FERME DE SUIPPES» (MARNE)

Bordant la route nationale Chalons-Vouziers-Rethel, cette nécropole, en cours de rénovation, rassemble les corps de près de 10 000 soldats tués en Champagne pendant la Grande Guerre et lors de la campagne de juin 1940 : 7 400 Français (en tombes individuelles et plus de 500 en ossuaires), trois Russes et un Belge dans la partie dévolue à la Première Guerre mondiale.



## LA NÉCROPOLE NATIONALE DE SAINT-HILAIRE-LE-GRAND (MARNE)

Située au lieu-dit l'Espérance, la nécropole nationale de Saint-Hilaire-le-Grand regroupe les dépouilles de soldats russes engagés en Champagne. 915 corps y sont enterrés dont 426 reposent en ossuaire.

## LE CIMETIÈRE NATIONAL DE «MINAUCOURT-LE MESNIL-LES HURLUS» (MARNE)

Au cimetière national du Pont du Marson sont inhumés les corps des soldats tués lors des différentes offensives dans ce secteur âprement disputé. Aménagée dans les années vingt sur l'emplacement d'un cimetière provisoire créé durant la bataille de Champagne, cette nécropole rassemble les corps de plus de 21 000 Français (dont 12 000 et plus en ossuaires), 25 Tchèques et 2 Serbes.



## LE CIMETIÈRE NATIONAL DE VILLERS-MARMERY (MARNE)

Situé au cœur des vignobles de Champagne, ce cimetière regroupe les dépouilles de soldats tués au combat dans la région ainsi que celles de combattants morts dans l'hôpital de campagne installé dans le village, en 1915. Aménagée dans les années vingt, la nécropole de Villers-Marmery a été rénovée en 2013 : 523 corps y reposent en tombes individuelles.

